

# Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **41 (1991)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## BIBLIOGRAPHIE

*Le Scepticisme antique, perspectives historiques et systématiques*, A.-J. VOELKE (Ed.), Cahiers de la Revue de Théologie et de Philosophie, n° 15, Genève, Lausanne, Neuchâtel 1990, 215 p. Histoire de la philosophie

Ce recueil contient les Actes du colloque international sur le scepticisme antique, qu'André-Jean Voelke a réuni à Lausanne du 1<sup>er</sup> au 3 juin 1988. L'ensemble des 14 textes présentés, forme un tout homogène et vient combler un vide important: cet ouvrage constitue à ma connaissance l'un des seuls volumes en français qui fasse le point sur la recherche contemporaine consacrée au scepticisme. Si certaines des études intéressent au premier chef l'historien de la philosophie antique, dans la mesure où elles traitent avant tout de questions techniques et philologiques, elles présentent simultanément un intérêt général, notamment du fait que le scepticisme porte une attention constante aux questions du langage, rejoignant ainsi quelques-unes des grandes préoccupations de la philosophie contemporaine. Cet ouvrage contribue en tout cas, selon le souhait de son éditeur, à faire émerger la pensée sceptique «de la pénombre où la maintiennent le plus souvent les histoires de la philosophie» (p. 5).

Présentons brièvement quelques-unes des contributions. J.-P. Dumont analyse le sens de l'expression *ouden mallon* chez Platon. Par cette expression, qui signifie «pas plus», «rien de plus», les sceptiques veulent indiquer qu'«il est impossible... de se prononcer sur l'essence ou la réalité d'une chose individuelle» (p. 32) et qu'il faut par conséquent suspendre son jugement. Dans son texte (publié en italien), F. Decleva Caizzi s'intéresse à la figure de Protagoras, telle qu'elle apparaît dans les *Silles* de Timon de Phlionte. Disciple de Pyrrhon, Timon confronte le sceptique aux philosophes (p. 41), afin de faire mieux ressortir les qualités exceptionnelles de son maître. C'est encore à une comparaison entre le «phénoménisme protagoréen» et le «phénoménisme sceptique» que se livre L. Rossetti dans sa contribution (également en italien). M. Gigante a choisi de confronter le scepticisme à l'épicurisme, en s'intéressant particulièrement à la notion fondamentale d'*epochè* (suspension du jugement) dont l'invention semble pouvoir être attribuée à Epicure (p. 70). Dans son texte, P. Mudry traite des «liens qui unissent médecine et scepticisme» (p. 85), tels qu'ils apparaissent dans le traité *De la Médecine* de Celse.

J. Barnes, à qui l'on doit des études fondamentales sur le scepticisme antique (souvent citées d'ailleurs dans ce recueil), analyse dans son article intitulé «La *diaphônia* pyrrhonienne» toutes les modalités logiques possibles du «désaccord» (*diaphônia*) aboutissant à la suspension du jugement. J. Brunschwig traite dans son étude de «La formule *hoson epi tõi logõi* chez Sextus Empiricus». Cernant de près le texte fameux des Hypotyposes I, 20, il cherche à comprendre la signification de *logos* dans ce syntagme, en distinguant quatre interprétations possibles du texte (p. 116). B. Cassin se livre à une enquête centrée autour de la notion d'histoire chez Sextus. Elle montre en particulier que l'*historia* «fait l'objet chez Sextus Empiricus d'une des critiques les plus radicales qu'elle ait jamais connue depuis sa dévaluation aristotélicienne dans la *Poétique*» (p. 126).

Dans son texte, C. Chiesa étudie le problème des signes commémoratifs chez Sextus. On sait que le scepticisme critique l'usage du langage de façon radicale, puisque Diogène Laërce conclut son exposé sur les signes dans la *Vie de Pyrrhon* par la déclaration que pour le sceptique «le signe n'existe pas» (p. 151). Chiesa analyse la distinction que Sextus établit entre les signes commémoratifs et les signes indicatifs, ces derniers étant «ce qui n'est pas observé en conjonction avec le signifié de manière claire» (p. 161). Il tente également de décrire ce que pourrait être la «sémiologie positive» de Sextus, si elle existe. Dans sa contribution, A.-J. Voelke analyse la thérapeutique sceptique par le *logos*, telle que la conçoit Sextus. Le discours sceptique se présente en effet parfois sous la forme d'une médication à but philanthropique (p. 183), censée guérir par le recours au *logos* les maux qu'inflige la pensée dogmatique. D'ailleurs, Voelke est d'avis qu'«il ne serait sans doute pas exagéré d'assimiler toute la démarche sceptique, telle que la conçoit Sextus, à une entreprise thérapeutique» (p. 187).

Si le scepticisme est bien cette philosophie «qui toujours réfléchit et ne trouve jamais» selon la définition de Diogène Laërce, cet ouvrage montre à l'évidence qu'il a souvent formulé de la manière la plus précise possible, des questions qui ne trouvent pas, par définition, de réponses univoques, et qu'il a ainsi rempli le programme de toute recherche philosophique conséquente.

STEFAN IMHOOF

BEATE REGINA SUCHLA (éd.), *Corpus Dionysiacum I, Pseudo-Dionysius Areopagita De Divinis Nominibus* (Patristische Texte und Studien 33), Berlin, de Gruyter, 1990, 238 p.

La fameuse collection des *Patristische Texte und Studien*, publiée sous la direction de Kurt Aland et Ekkehard Mühlberg, s'est enrichie d'un nouvel et magnifique ouvrage d'édition scientifique, qui, tout à la fois, comble un sérieux vide dans le domaine des recherches dionysiennes et une longue attente de la part des admirateurs de l'œuvre du Pseudo-Denys l'Aréopagite. Ce 33<sup>e</sup> volume nous met enfin en possession du texte critique du *De Divinis Nominibus*. Il était tout de même paradoxal que ce traité, qui avait connu une aussi large diffusion au cours du Moyen Age, une aussi grande renommée parmi les plus célèbres philosophes et théologiens de l'Orient comme de l'Occident chrétiens, et une importance aussi décisive sur l'histoire de la doctrine de Dieu, n'ait pas connu d'autres éditions, au cours de ces derniers siècles, que celle qu'avait faite, en 1634, à Anvers, Balthasar Cordier; édition qu'il avait légèrement augmentée et améliorée, en 1644, à Paris. Ce fut donc cette seule édition qui, depuis lors, fut sans cesse reprise jusqu'à nos jours, par l'abbé Migne en particulier. Pour la première fois, il nous en est maintenant offert une *Editio Critica Major*, par les soins de M<sup>me</sup> Beate Regina Suchla, qui a poursuivi et achevé les recherches qu'avait déjà commencées feu le professeur Hermann Langerbeck. Comme il se doit, cette édition répond à toutes les exigences de la science. Plus de 143 manuscrits ont été consultés, inventoriés et décrits dans l'introduction générale. Puis sont évoqués les problèmes relatifs à la tradition manuscrite et à son histoire. Enfin, sont détaillées, avec la précision nécessaire, toutes les caractéristiques des nombreuses variantes du texte, et leur évaluation suivant les différents témoins. Il nous plaît, en conclusion, de relever la qualité de ce travail jusque dans sa très belle exécution typographique, et il est à souhaiter que cette première et originale parution soit suivie, sans trop tarder, des prochains volumes promis.

JEAN BOREL

DERMOT MORAN, *The philosophy of John Scottus Eriugena. A study of idealism in the middle Ages*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, 333 p.

Maintenant que l'édition critique de l'œuvre du Maître irlandais est presque achevée, et que la traduction en langue anglaise du *Periphyseon* est complète, la pensée érigénienne entre toujours davantage dans le débat des idées et des interprétations. Dans l'étude qu'il nous présente, Dermot Moran s'est assigné un double but: il veut tout à la fois exposer la philosophie de Jean Scot dans son contexte culturel et historique du IX<sup>e</sup> siècle, et en chercher sa signification permanente. Le sous-titre du livre nous montre bien dans quel sens il a orienté sa quête interprétative. Pour l'auteur, en effet, c'est dans les termes «de la philosophie dialectique complexe de l'être et du non-être telle qu'elle a été développée par l'idéalisme absolu allemand et la philosophie européenne contemporaine que la pensée érigénienne peut être la mieux interprétée et comprise» (p. 102). Il considère aussi que, «à son plus haut niveau, le système de l'Erigène n'est au fond qu'un jeu de la subjectivité se mouvant sur un horizon intemporel et éternel, et que le monde «réel» des choses matérielles et sensibles, occupant l'espace et le temps, ne sont rien de plus qu'un ensemble de signes, de figures et de symboles par lesquels la subjectivité multiple (Dieu, l'Homme et l'Homme-Dieu) communique avec elle-même et devient consciente d'elle-même» (*ibid.*). Tous les aspects de la cosmologie et de l'anthropologie développés par Jean Scot, tous les thèmes importants de la dialectique et de l'épistémologie, tout ce qui touche à sa compréhension de l'être et du non-être sont donc présentés, simultanément, sous ce double regard historique et moderne, et forment autant de chapitres dans lesquels Dermot Moran structure son argumentation et le résultat de ses recherches. Un compte rendu n'est pas d'abord une critique, seule une étude, reprenant pas à pas le développement d'une idée, pourrait, en conclusion, la discuter. Mais nous aimerions exprimer ici que, malgré tout l'intérêt, le sérieux et l'analyse systématique que fait l'auteur dans cet ouvrage, nous ne sommes pas convaincu de la pertinence des liens profonds qu'il tente d'établir avec la pensée contemporaine, mais que, au contraire, il reste en-deçà de l'expérience réelle, de l'enseignement et du but qu'a poursuivi Jean Scot concernant la nature et le devenir, par le processus de déification par la Grâce, de l'être qui procède de Dieu et retourne à Lui. Ce ne sont pas des données immédiates de la conscience qu'il s'agit, mais d'une lente métamorphose de la nature humaine, qui «sera tout entière refondue dans la seule intelligence, en sorte que rien ne demeure en elle que cette intelligence seule par laquelle elle contempera son Créateur» (*Periphyseon* V, 874b).

JEAN BOREL

*Thomas von Aquin. Werk und Wirkung im Licht neuerer Forschungen*, herausgegeben von ALBERT ZIMMERMANN, für den Druck besorgt von CLEMENS KOPP (Miscellanea mediaevalia 19), Berlin-New York, Walter de Gruyter, 1988, XII + 507 p.

Ce volume réunit les 32 contributions de la 25<sup>e</sup> «Mediävistentagung» de Cologne (1986), consacrée à l'œuvre et la pensée de saint Thomas. Un bon nombre d'études présentées ici traitent de l'un ou l'autre thème majeur de la doctrine thomasiennne. On peut ici mentionner le travail de I. Boh sur le concept de l'étant de seconde intention (53-70) ou celui de R. M. Mc Inerny sur la théorie de l'action (13-22). Les

problèmes d'éthique se trouvent aussi au cœur d'une très longue étude de L. Hödl sur le rapport entre l'éthique philosophique et la théologie morale dans la *Somme théologique* (23-42). L'auteur accepte la thèse selon laquelle la *Somme* ne contient aucune éthique philosophique (cf. 29), mais il analyse avec finesse la manière dont Thomas a intégré la doctrine aristotélicienne — que Thomas a intensément étudiée dans son *Commentaire de l'Ethique* — dans la perspective englobante de la théologie. Dans sa contribution sur la connaissance des premiers principes (103-116), H. Seidl tente de réfuter certaines interprétations modernes: si Thomas dit que la connaissance de ces principes est innée (*innata*), il faut comprendre cette assertion dans un sens stoïcien (cf. 144-116) et non pas dans une perspective platonicienne ou transcendantale. L'étude de J. A. Aertsen sur les transcendants (82-102) est éclairante à bien des égards. En quelques pages, l'auteur réussit à expliquer la triple dimension de cette doctrine essentielle pour l'ontologie thomasiennne, à savoir l'aspect ontologique, épistémologique et théologique. Quelques articles concernent des thèmes d'actualité ou veulent manifester l'actualité de la pensée thomasiennne. Ainsi A. Zimmermann établit un rapport entre *timor* et certaines visions contemporaines de l'angoisse (43-52); H. J. Werner étudie de façon très suggestive l'appréciation éthique concernant les animaux (211-232) avec l'intention de montrer que l'anthropocentrisme n'est par le dernier mot sur le rapport homme-animal. Si l'on tient compte de l'*ordo universi*, le respect et la conservation des êtres inférieurs jouent un rôle non négligeable chez saint Thomas. K. Bernath développe une hypothèse tout opposée lorsqu'il tente de démontrer dans son article sur saint Thomas et la terre (175-191) que l'anthropocentrisme moderne — avec ses conséquences écologiques — est un héritage médiéval et thomasiennne. L'étude extrêmement fouillée de Ch. Hünemörder sur saint Thomas et les animaux (192-210) confirme que le dominicain s'intéressait beaucoup moins aux questions zoologiques que son maître Albert le Grand. Parmi les travaux qui méritent d'être cités, il faut en mentionner quelques-uns d'orientation plus spécifiquement historique. Les remarques de C. Luna sur l'édition Leonine (342-358) ou l'article de L.-J. Bataillon sur les sermons authentiques de saint Thomas (325-341) ou encore les nouvelles précisions de R. Wielockx sur le procès de saint Thomas (413-438) sont de magnifiques exemples des recherches récentes: elles nous fournissent une vision précise, nuancée et vivante de l'œuvre thomasiennne. De telles approches ne doivent pas éviter les thèmes plus délicats. D. Berg en aborde un (le rapport de Thomas et de son ordre avec les juifs, 439-458) avec une grande maîtrise. Ces quelques indications suffisent pour signaler l'intérêt et la qualité scientifique de cet ouvrage collectif. Il me semble que les différentes études reflètent bien les tendances actuelles de la recherche systématique et historique autour de saint Thomas.

RUEDI IMBACH

FERNAND ROULIER, *Jean Pic de la Mirandole (1463-1494), Humaniste, Philosophe et Théologien*, Genève, Editions Slatkine, 1989, 667 p.

Voici un ouvrage très important et du plus haut intérêt, qui enrichit de manière décisive les recherches mirandoliennes. C'est aussi la première fois que, en langue française, est publiée une étude analysant de manière exhaustive et systématique tous les aspects de l'œuvre et de la pensée du génial prince italien. Chacun sait que, dans sa courte existence, Jean Pic a été un homme d'une envergure exceptionnelle et qui a nourri des projets métaphysiques et doctrinaux aussi remarquables qu'originaux. Fernand Roulier rend honneur à ce dessein qui est resté inachevé, mais dont les écrits qui en demeurent les témoins forment déjà une abondante littérature. Dans un premier chapitre, l'auteur fait le point sur la biographie de Jean Pic et présente de manière

suggestive les aspects très divers de la vie intellectuelle de son temps. Puis il entre dans le vif du sujet en développant le projet piccien dans toute son ampleur ainsi que les modalités de cette immense entreprise: «la volonté d'arriver à la formulation d'une *philosophia universalis et perennis* en dégageant de leur historicité et en les rassemblant avec méthode le plus grand nombre possible d'affirmations considérées comme majeures, sur lesquelles s'accordent les représentants qualifiés de la vie de l'esprit» (p. 629). C'est dire l'importance des sources que Jean Pic a toujours utilisées de main de maître — philosophiques, théologiques, kabbalistiques, ésotériques — et que notre auteur a soigneusement repérées. Il est exclu d'entrer ici dans le détail d'une présentation et d'une argumentation systématiques, rigoureuses et convaincantes, toujours appuyées sur les textes par de remarquables et judicieuses citations. Il nous suffit d'évoquer simplement les thèmes principaux autour desquels s'ordonne la matière des recherches de Fernand Roulier: la doctrine de Dieu en tant qu'Un, *Ipsum esse*, créateur et trinité, l'analyse des trois mondes: la nature intellectuelle angélique, le monde céleste et le monde élémentaire, la distribution hiérarchique de l'être et l'unité de l'univers, l'homme comme synthèse et microcosme, le retour à Dieu par la conversion, la grâce et l'amour, et, enfin, le rôle de l'histoire du salut et de l'eschatologie chrétienne.

JEAN BOREL

JAN MAREJKO, *Le territoire métaphysique* (Collections 'Essais'), Lausanne, Editions l'Age d'Homme, 1989, 372 p.

Dans cet essai d'une belle tenue littéraire, l'A. livre un ensemble de réflexions bien développées et très diversifiées. Il sait observer les situations humaines et les ramener à un petit nombre de données de base. Mais c'est à tort que l'ouvrage porte le titre qui lui a été donné. En effet, l'ouvrage s'inscrit dans un double horizon, anthropologique et historique. L'A., tout en énonçant des réflexions anthropologiques fondamentales, vise surtout à décrire la condition morale et politique de l'homme moderne. Il veut nous rendre attentifs aux possibilités que la période moderne a préparées, mais aussi aux risques auxquels elle nous expose. C'est à cette fin qu'il énonce d'abord des conditions fondamentales qui doivent être réunies pour que nous puissions mener une vie qui mérite véritablement d'être vécue. Il faut qu'une parole intérieure s'élève en chacun de nous et évalue les événements et les actions (chap. I). Il faut qu'une parole vivante s'échange entre les hommes (chap. II). Il faut que la crainte de la mort soit mise à distance, et même que la perspective d'offrir sa vie soit envisagée (chap. III). Il faut enfin l'expérience d'un monde human préservé de la corruption, et donc le souvenir d'une communauté heureuse et juste (chap. IV, chap. XVI). Cette dernière condition cependant rend l'homme moderne sujet à une grande méprise. Il cède à l'illusion d'un état de nature qui aurait existé et qu'on pourrait et devrait restaurer (chap. V). L'A. voit dans cette illusion le véritable fondement de la philosophie moderne. Il explore alors les multiples ramifications, soupçonnées ou non, de cette illusion. Dans l'ordre de l'*action humaine*, cette illusion entraîne une transformation de la conception du travail. Celui-ci devient 'prométhéen', 'démurgique', et se trouve mis au service de la restauration de l'état de nature (chap. VI-VII). Dans l'ordre des rapports entre *l'homme et la nature*, l'illusion en question va de pair avec l'inscription de l'homme dans le système d'une nature désenchantée et sans profondeur (chap. VIII). Elle nous incite à voir la vie avant tout comme adaptation à un système naturel (chap. XII), sans respect de la singularité de l'homme face au règne naturel. Elle a également des ramifications *épistémologiques*, principalement empiristes: une conception de la connaissance comme simple enregistrement des informations obte-

nues par les sens. Le caractère autonome de l'entreprise intellectuelle en dépend également (chap. XIX). Cette illusion entraîne la dévalorisation de la parole vivante (chap. X), le langage étant traité comme simple reflet du monde (chap. XI). Elle conduit à la vision moderne de l'homme principalement attaché à l'amélioration de sa condition matérielle, *homo œconomicus* (chap. XIV). Dans le pensée *politique*, elle fait concevoir la possibilité d'un Etat voué seulement à la garantie des intérêts privés (chap. XVII) et voir la justice comme un système de règles indépendantes de tout législateur (chap. XX). – L'A. recommande une rupture avec l'illusion de notre appartenance potentielle à un état de nature, et avec ses diverses ramifications. Il conçoit notre vie intellectuelle et morale comme insertion dans un entretien infini, dénué de point de départ 'naturel'. Dans cet entretien, des paroles précèdent toujours l'insertion d'une personne déterminée dans la chaîne ouverte des protagonistes. Non sans clairvoyance, il souligne la pauvreté spirituelle qui frappe l'époque moderne. Les conquêtes de notre temps comportent des revers qu'il est urgent de percevoir et de faire comprendre. – Le propos assez complexe de l'A. appelle les observations suivantes. (a) La construction historique esquissée ne manque ni d'ingéniosité ni sans doute de pertinence. Mais elle ne respecte pas toujours le matériau sur lequel elle s'appuie. Comme beaucoup de schèmes historiques larges (on pense à la 'dialectique de la raison' de l'Ecole de Francfort), celui-ci est nécessairement vague et on peut lui opposer des contre-exemples. La simplification qui en résulte doit quelque chose à une tentation commune à l'A. et à nombre de penseurs qu'il critique, le schéma de la chute appliqué à l'histoire: notre A. a sa *Verfallsgeschichte* découlant du mythe d'un état de nature. (b) Quant à la méthode de la discussion, on remarquera son caractère presque toujours indirect. Plus qu'aux thèses et aux arguments des philosophes et des savants, l'A. s'intéresse aux *conséquences pratiques*, souvent psychologiques, de l'adhésion aux thèses en question. Certes, les conséquences pratiques de l'adoption d'une thèse doivent retenir l'attention, mais tranchent-elles la question de la valeur de la thèse? La tâche du philosophe n'est-elle pas, prioritairement, de discuter les thèses elles-mêmes et les arguments qui s'y rattachent? Cela dit, l'A. aborde quantité de questions décisives pour la conduite de la vie. Il ne manque ni d'acuité, ni d'audace intellectuelle, ni d'imagination. Son lecteur saura découvrir ces qualités dans les détours de cette vaste relecture de la philosophie et des sciences humaines à l'âge moderne. – On notera la parution simultanée, chez le même éditeur, de *Cosmologie et politique: L'influence de la révolution scientifique sur la formation des régimes politiques modernes* qui étend certaines des analyses du livre dont on rend compte ici.

DANIEL SCHULTHESS

CYRILLE DE JÉRUSALEM, *Catéchèses mystagogiques*. Introduction, texte critique et notes de Auguste Piédagnel, traduction de Pierre Paris (Sources Chrétiennes, 126<sup>bis</sup>), Paris, Cerf, 1988, 224 p.

Histoire de  
la théologie

AELRED DE RIEVAULX, *Quand Jésus eut douze ans*. Introduction et texte critique de Dom Anselme Hoste, traduction française de Joseph Dubois (Sources Chrétiennes, 60), Paris, Cerf, 1987, 132 p.

Ces deux publications sont des réimpressions, très légèrement modifiées. Les cinq *Catéchèses mystagogiques* comptent parmi les pages les plus célèbres de la littérature patristique. Avec simplicité, l'auteur y dispense un enseignement sur les rites de l'initiation — le baptême, la confirmation et l'eucharistie — à ceux qui viennent d'être baptisés durant la nuit pascale. Qui est donc cet auteur? Dans son Appendice I, A. Piédagnel reprend la question et retient finalement l'hypothèse que

Jean de Jérusalem (387-417) a probablement mis la dernière main à des schémas et des thèmes qui remontent à Cyrille, son prédécesseur sur le siège épiscopal de Jérusalem. Dans un deuxième Appendice, il signale les références aux *Constitutions Apostoliques*. Enfin quelques corrections et mises à jour ont été apportées au texte, à l'apparat critique et à l'annotation de l'édition de 1966. — *Quand Jésus eut douze ans* n'est pas le début d'un conte! Le titre complet de l'ouvrage annonce un commentaire: *Exposé du vénérable Aelred, abbé de Rievaulx, sur ce passage de l'évangile: «Quand Jésus eut douze ans...»*. De fait l'épisode évangélique de Jésus perdu et retrouvé dans le Temple est successivement envisagé par l'abbé britannique (1110-1167) à partir de ses trois sens: littéral (ou historique), allégorique (ou mystique) et enfin moral. Toutefois, de bout en bout, l'exposé revêt le caractère d'une méditation spirituelle sur des thèmes typiquement cisterciens: les rapports entre le Christ et son Père, Israël et l'Eglise, l'itinéraire de l'âme, l'union de l'action et de la contemplation. Une note additionnelle (p. 44) mentionne les infimes retouches apportées à l'édition publiée dans la même collection en 1958.

ERIC JUNOD

CÉSAIRE D'ARLES, *Sermons au peuple*, t. III (Sermons 56-80). Traduction, notes et index par Marie-José Delage (Sources Chrétiennes, 330), Paris, Cerf, 1986, 318 p.

CÉSAIRE D'ARLES, *Œuvres monastiques*, t. I: Œuvres pour les moniales. Introduction, texte critique, traduction et notes par Adalbert de Vogüé et Joël Courreau (Sources Chrétiennes, 345), Paris, Cerf, 1988, 514 p.

Avec le premier des ouvrages mentionnés s'achève la publication des *Sermons au peuple*, qui ne représentent qu'une petite partie de l'œuvre homilétique de Césaire († 542). L'historien trouvera dans ces textes une précieuse documentation sur la pratique et la doctrine de la pénitence ainsi que, de façon plus générale, sur l'adaptation pour un public populaire d'une morale marquée par la tradition monastique et le rigorisme. Quatre index (citations scripturaires, auteurs anciens, mots qui ont fait l'objet d'une note et mots qui présentent un intérêt historique, manuscrits) sont donnés qui concernent l'ensemble de la publication (cf. SC 175 et 243). — Césaire, qui fut moine au monastère de Lérins avant de devenir évêque d'Arles, est l'auteur d'une importante œuvre monastique, destinée notamment à des moniales. Il est en particulier l'auteur de la première règle écrite pour une communauté de femmes (celle du monastère Saint-Jean d'Arles). Le volume, préparé par les soins de Adalbert de Vogüé et Joël Courreau, fournit tous les écrits de Césaire concernant le monachisme féminin ainsi que d'autres pièces contemporaines ou légèrement postérieures, à savoir dans l'ordre: 1) la *Règle de saint Césaire pour les vierges*; 2) la *Lettre de Césaire à l'abbesse Césarie* (sœur de Césaire); 3) la *Lettre d'Hormisdas (pape) à Césaire*; 4) le *Testament de Césaire*; 5) la *Lettre de Teridius* (prêtre d'Arles et neveu de Césaire) à *Césarie* (seconde abbesse de Saint-Jean et peut-être nièce de Césaire); 6) trois écrits de Césarie: ses *Propos*, sa *Lettre à Richilde et Radegonde* et son *Ordonnance*. Chacune de ces pièces (qui bénéficient d'une édition critique) est présentée avec un luxe de détails qui comblera les esprits les plus curieux. Tous les problèmes possibles (depuis les questions textuelles et stylistiques jusqu'à l'organisation des communautés féminines et la description de l'Office divin en passant par les diverses influences subies, les traits originaux, des points de topographie, etc.) sont traités par le menu dans les introductions et l'annotation. On dispose là d'un instru-



ment de référence pour l'histoire des débuts du monachisme féminin occidental. Un second volume, en préparation, sera consacré aux textes de Césaire rédigés pour les moines.

ERIC JUNOD

DOM LUCIEN REGNAULT, *A l'écoute des Pères du désert aujourd'hui*, Sablé-sur-Sarthe, Editions de Solesmes, 1989, 160 p.

Ce délicieux petit volume rassemble quelque cent trente paroles des Pères du désert sur leurs thèmes préférés que sont la solitude, la prière, la garde du cœur, la sagesse, le silence, le discernement, le combat ascétique et la vie dans l'Esprit-Saint, et le commentaire oral que Lucien Regnault, célèbre traducteur en langue française de la somme des apophtegmes, leur a donné au cours d'une série d'émissions quotidiennes pour une radio chrétienne du Sud de la France. Cette adaptation qui a été faite pour le plus large public ne tombe jamais dans la facilité, et témoigne d'un esprit d'une grande finesse et d'une profonde intelligence spirituelle.

JEAN BOREL

JEAN DE SAINT-SAMSON, *La pratique essentielle de l'amour*, Paris, Cerf, 1989, 206 p.

Les cinq traités réunis dans ce volume nous font entrer dans le cœur de la remarquable doctrine de Jean de Saint-Samson (1571-1636), mystique carme, devenu aveugle accidentellement à l'âge de trois ans. Ayant acquis, malgré cet handicap majeur, une large culture spirituelle et patristique, toute son œuvre est un long développement de l'itinéraire du retour de l'âme en Dieu, synthétisant les voies de la mystique rhénane, dionysienne et augustinienne.

JEAN BOREL

JOHN MEYENDORFF, *Imperial unity and christian divisions. The Church 450-680 A.D.* (The Church in History, vol. II), New York, Saint Vladimir's Press, 1989, 402 p.

Cet ouvrage est le deuxième tome d'une série, qui en comprendra six, que l'auteur projette d'écrire, pour offrir, à ses étudiants d'abord, dont il a le souci, et à l'ensemble des chercheurs, une histoire complète de l'Eglise du point de vue orthodoxe. Dans ce volume, qui couvre la période qui va du V<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle, John Meyendorff analyse les différentes voies d'expansion du christianisme, de l'Irlande à l'océan Indien, du Nord de l'Allemagne à la Nubie. Avec un remarquable sens pédagogique, l'auteur réussit à tenir, dans son exposé, à la fois les nuances d'apprécia-

tion et d'interprétation que demande toujours la vie d'une Eglise locale, avec les tendances propres de son gouvernement épiscopal, de ses mouvements spirituels ou des points de doctrine qu'elle se plaît à privilégier, et les tensions qu'ont sans cesse créées les multiples exigences de l'unité dans une même vie de foi, plus profonde que les formalismes liturgiques, juridiques et ecclésiologiques. Tout l'intérêt de ce vaste projet, intitulé justement «*L'Eglise dans l'histoire*», consiste dans cette approche plus ecclésiale et orientale, plus familière et sympathisante que ne l'a souvent été l'approche occidentale, de ce que l'on peut légitimement appeler les christianismes orientaux.

JEAN BOREL

SAINT BERNARD, *Sermons pour l'Année*, traduction, introductions, notes et index par Pierre-Yves Emery, frère de Taizé, Turnhout-Taizé, Brepols & Taizé, 1990, 960 p.

Cette nouvelle traduction complète, en langue française, de la collection des *Sermons pour l'année* est à la fois le plus bel hommage qui pouvait être rendu, pour le 900<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance, au célèbre Docteur de l'Eglise, et la publication la plus salubre et utile qui pouvait être souhaitée à cette occasion, dans l'imbroglio confessionnel et le marasme doctrinal et spirituel du christianisme contemporain. Nous trouvons là, en effet, l'expression plénière et sereine d'une foi capable d'embrasser la totalité de la doctrine chrétienne traditionnelle (théologie, cosmologie, ecclésiologie, mariologie, angélogologie, statut des saints et des défunts, ascétique et mystique) avec équilibre, grandeur, sagesse et enthousiasme et, en conséquence, capable de réorienter, par un sens très pédagogique d'une pénitence qui transcende tout sentiment d'échec, les énergies du cœur et de l'esprit, de l'âme et du corps, en vue de la croissance de la personne et de l'Eglise à la ressemblance du Dieu-Trinité. C'est dire l'importance de ces 128 sermons, exemplaires dans le genre, que saint Bernard lui-même, vers la fin de sa vie, rassembla, compléta et organisa, en un ensemble fortement charpenté, autour de chaque fête, et en suivant l'ordre du cycle liturgique annuel. Cet homme, dont l'intelligence et la puissance spirituelles sont proverbiales, comme le sont aussi la profondeur de son expérience mystique et son humilité, et qui a été doté de dons exceptionnels, par la précision des conseils qu'il donne à ses moines, a vraiment tout compris des ressorts et des inclinations de la nature humaine. Avec l'art souverain qui est le sien, il expose, comme un leitmotiv, l'union de l'intelligence et de la sensibilité, dont les tendances naturelles, dans la quête de Dieu, ne cessent de se disperser, mais qu'il faut toujours à nouveau focaliser, par l'unité de l'être retrouvée, vers l'adoration exclusive de la Trinité, en s'associant ainsi au service sacré des chœurs angéliques. Quant à la traduction que nous donne Pierre-Yves Emery, elle est soignée, et le découpage qu'il a fait du texte de chaque sermon en sous-titres numérotés en rend la lecture agréable. De plus, un index des thèmes et de toutes les citations bibliques font de ce livre de vie chrétienne un excellent ouvrage de travail et de méditation.

JEAN BOREL

NICOLAS CABASILAS, *La vie en Christ. Livres I-IV* (Sources chrétiennes, 355), introduction, texte critique, traduction et annotation par Marie-Hélène Congourdeau, Paris, Cerf, 1989, 360 p.

NICOLAS CABASILAS, *La vie en Christ. Livres V-VII* (Sources chrétiennes, 361), introduction, texte critique, traduction, annotation et index par Marie-Hélène Congourdeau, Paris, Cerf, 1990, 247 p.

Avec *La vie en Christ*, nous avons à la fois le testament spirituel du dernier grand théologien et mystique byzantin, et le chant du cygne de la tradition orthodoxe grecque. Nicolas Cabasilas (ca. 1319-1397), qui n'est plus à confondre avec son oncle, Nicolas-Nil, devenu archevêque de Thessalonique, fut de ceux qu'on appelle «hésychastes», laïc de surcroît, rattaché au grand courant spirituel athonite de la Prière du cœur, dont son contemporain Grégoire Palamas fut le plus ardent défenseur. Par sa très profonde culture doctrinale et ascétique, il se fit l'héritier de l'enseignement des plus célèbres Pères de l'Eglise grecque (Jean Chrysostome, Grégoire de Nysse et Grégoire de Naziance, Basile, Athanase, Denys, Maxime, Syméon le Nouveau Théologien) et fut respecté comme le témoin autorisé et vivant d'une expérience spirituelle consubstantielle à la leur. C'est la raison pour laquelle on considère habituellement son œuvre comme l'aboutissement et l'achèvement de leurs efforts sur les deux plans dogmatique et mystique, plans qu'il ne sépare jamais, car, pour lui, le premier promeut le second, et réciproquement, dans la vie nouvelle du baptisé. La caractéristique essentielle de la spiritualité de Nicolas Cabasilas, c'est l'union au Christ, actualisée par une participation intelligente, de nature initiatique et mystérique, à la liturgie eucharistique et aux sacrements du baptême et de la chrismation. Ce christocentrisme existentiel s'inscrit dans une orthodoxie dogmatique très équilibrée reçue de la tradition conciliaire œcuménique. Marie-Hélène Congourdeau, par la qualité de sa traduction et de ses notes, facilite l'accès à ce beau traité de vie chrétienne.

JEAN BOREL

MAÎTRE ECKHART, *Le commentaire de l'Evangile selon Jean, Le Prologue (Chap. I, 1-18)* (L'œuvre latine de Maître Eckhart, volume 6). Texte latin, avant-propos, traduction et notes par Alain de Libera, Edouard Wéber et Emilie Zum Brunn, Paris, Editions du Cerf, 1989, 464 p.

L'enjeu de cette publication dépasse, par son importance, la simple édition et traduction d'un commentaire sur le prologue de l'évangile de Jean, écrit au seuil du XIV<sup>e</sup> siècle. En effet, la méthode exégétique de Maître Eckhart, par la disposition spirituelle qu'elle suppose, répond de manière exceptionnelle à cette exigence et à cette évidence absolues, auxquelles d'ailleurs ne répondent plus, par principe, les exégèses modernes de type historiciste, que le mode de comprendre un texte sacré est conditionné par le mode d'être de celui qui le comprend. Dans la mise en œuvre de son commentaire, qui ne sépare plus la spéculation philosophique et la théologie, la visée d'une intelligibilité plénière et la réalisation spirituelle, Maître Eckhart est donc le témoin vivant de la vérité et du sens d'une doctrine qu'il a d'abord assumée lui-même, et à laquelle il s'est égalé, par un dépouillement radical de soi. C'est donc en redevenant Dieu en Dieu, ce qu'on exprime en termes théologiques par devenir par grâce ce que le Fils est par nature, c'est en se ressaisissant ainsi en sa véritable

nature qui est intellect dans l'Intellect divin, que le Maître thuringien comprend et fait comprendre à son disciple le sens de l'engendrement éternel du Fils et le but de son incarnation. Par un remarquable retournement, le sens ésotérique devient ici le vrai sens historique, parce qu'il est l'histoire de l'intellect humain participant à l'Intellect divin, et qu'il est maintenu au présent par cette histoire même. Il ne faut donc pas s'étonner du refus historique de la pensée eckhartienne, lequel est exemplaire en ce sens qu'il typifie, chaque fois qu'il se manifeste dans l'histoire de l'Eglise, la raison commune dans son refus des métamorphoses qu'entraînerait nécessairement pour elle l'intériorisation du sens de la lettre de l'écriture. Il faut féliciter les trois traducteurs du soin qu'ils ont apporté à la traduction du texte et à la rédaction des notes qui l'explicitent. Il faut aussi et encore féliciter les Editions du Cerf de s'être engagées dans l'aventure de cette traduction des œuvres latines de Maître Eckhart qui comprendra dix volumes, traduction tant attendue par tous ceux qui, ne sachant peut-être plus le latin, désirent tout de même se rendre dignes de cette noble pensée, essentiellement mystagogique et «gnostique» dans son intention.

JEAN BOREL

GUSTAVE KOCH, *Eckhart zum Drübel, témoin de la Réforme en Alsace. Biographie, textes et traductions*. Etude présentée en vue de l'obtention du grade de docteur en sciences religieuses, Association des publications de la Faculté de théologie, Strasbourg, 1989, 171 p.

En publiant les traités de zum Drübel accompagnés d'une traduction française, G. Koch comble une lacune importante dans nos connaissances de la Réforme en Alsace. En effet, son étude est la première consacrée au «chevalier de Hindisheim» depuis 1847, date de la parution du travail de Roehrich. Une brève biographie (pp. 1-16), définissant zum Drübel comme un «laïc évangélique sensible au message central de la Réforme» et un «incontestable héraut du... *sola fide*», est suivie de neuf traités présentés dans l'ordre chronologique. Il s'agit de: (1) *Ein demütige Ermanung* [1523], dont le texte allemand fut réédité en 1983 dans *Flugschriften der frühen Reformationsbewegung*, et qui est une critique du trafic d'argent sévissant dans l'Eglise; (2) *Ein Christelich lob und vermanung* [1524], contre les institutions humaines au sein de l'Eglise (le texte allemand a également paru dans *Flugschriften* en 1983); (3) *Ein Christlich bryederlich ... warnung* [1525], réédité pour la première fois ici; zum Drübel fait appel aux autorités civiles pour qu'elles propagent la Réforme; (4) *Ein sendt Brieff* [inédit — 1526] de Mathis Sittich à zum Drübel et la réponse de ce dernier au sujet du rôle des autorités civiles; (5) *Ein vetterliche lere und bericht Christlich zu leben und sterben* [1528], réédité ici pour la première fois, et contenant de nombreux échos de la littérature d'édification de la fin du XV<sup>e</sup> siècle; (6) *Wie es im 1534. Jar sol erghan auff erd...* [rédigé en 1524, publié anonymement en 1534, réédité ici pour la première fois, et attribué à zum Drübel à titre hypothétique]; (7) *Da gloriam Deo*, [1534 / réédité en grande partie dans *Quellen zur Geschichte der Täufer VIII*]; (8) *Anzeige* [1538 / réédité en grande partie dans *QGT XV*]; (9) *Bericht und anzeyge zu lob und eeren... aller menschen unnd Creaturen* [1539 / réédité dans *L'Alsace au siècle de la Réforme 1482-1621*, Nancy 1985]. Sur les neuf traités, quatre sont donc réédités ici pour la première fois avec des notes (pas toujours très précises, il faut en convenir; la note 249, à la page 48, par exemple, n'est que l'expression d'un étonnement). Toutefois, grâce à la transcription et à la traduction soignées de G. Koch, le lecteur moderne a à sa disposition l'ensemble de la production littéraire de zum Drübel. Celle-ci frappe

surtout par sa préoccupation des questions morales; par la confiance que fait le chevalier aux autorités civiles; par son anticléricalisme en ce qui concerne l'Eglise romaine; par son manque de clarté théologique («Je vous salue Marie» est admis comme prière; l'âge des enfants au moment du baptême est considéré comme une question sans importance); enfin, par un christocentrisme très net. Les débats typiquement «théologiques» de l'époque (l'eucharistie, le rôle respectif de la foi et des œuvres, le libre arbitre) ne sont guère soulevés. Bref, un cas fort intéressant de l'engagement d'un laïc du côté de la Réforme.

IRENA BACKUS

GOTTFRIED HAMMANN, *Martin Bucer: Zwischen Volkskirche und Bekenntnis-gemeinschaft (Veröffentlichungen des Instituts für Europäische Geschichte Mainz, Bd. 139)*, Wiesbaden 1989, Franz Steiner Verlag, 387 p.

Il s'agit de la traduction allemande (par Gerhard Ph. Wolf) de l'ouvrage de G. Hammann intitulé *Entre la secte et la cité* et paru pour la première fois à Genève chez *Labor et Fides* en 1984 (voir notre compte rendu dans la *RThPh*). Les modifications de contenu sont peu nombreuses. Signalons notamment: (1) la préface de Marc Lienhard soulignant, entre autres, l'importance de l'ecclésiologie de Bucer pour l'œcuménisme d'aujourd'hui; (2) l'ajout (dans les notes) de renvois aux textes parus depuis 1983 dans les séries *Buceri Opera Latina* et *Bucers Deutsche Schriften*; (3) une quarantaine de nouveaux titres dans la bibliographie de la littérature secondaire.

IRENA BACKUS

GUY BEDOUELLE, BERNARD ROUSSEL (éd.), *Le temps des Réformes et la Bible* (Bible de Tous les Temps, tome 5), Paris, Beauchesne, 1989, 811 pp.

La collection lancée par les éditions Beauchesnes en 1983 est maintenant parachevée avec la publication des tomes 5: *Le temps des Réformes et la Bible*, et 6: *Le Grand Siècle et la Bible*. Dans le cinquième volume, dont nous rendons compte ici, la Bible est étudiée, tant dans les contextes confessionnels — catholique, luthérien, calviniste, juif et orthodoxe — que sous les jours divers de la société européenne occidentale du XVI<sup>e</sup> siècle: religieux, politiques, géographiques, littéraires et picturaux. Le tableau est vaste et renouvelle l'approche de la Bible au XVI<sup>e</sup> siècle, grâce entre autres à l'apport de certaines sources analysées pour la première fois, mais aussi à la collaboration pluridisciplinaire. Guy Bedouelle et Bernard Roussel ne sont pas seulement les éditeurs de ce volume, ils ont également assuré la rédaction de la première partie, «Lire la Bible», qui forme une bonne moitié de l'ouvrage et se présente de façon chronologique et problématique. Attentifs aux caractéristiques de la période précédente (p. 21 ss), ils ont, avant d'étudier le texte, ouvert et regardé le livre lui-même (p. 157 ss). Combinant les détails et les synthèses, les deux éditeurs ont écrit des chapitres sur les Humanistes, les langues vernaculaires et la traduction, les écoles d'exégèse (Luther et le groupe de Wittenberg, une école rhénane avec son attention au texte hébreu, les hommes de la trempe de Brenz, Bullinger et Calvin, puis la «génération des traditions», p. 199 ss), les instruments de la connaissance biblique et les méthodes de commentaire. Leurs études montrent les variations de la

position catholique à l'égard de l'usage de la Bible dans une langue vernaculaire, en raison de la difficulté de la lettre, des dangers de l'interprétation, du statut du latin. D'un autre côté, les protestants soutiennent les traductions dans les langues nationales, voulant offrir à tous un accès à l'Écriture, mais s'opposent sur les questions eucharistiques (p. 522 ss). Protestants et catholiques estiment la Bible, mais les seconds renâclent à sa propagation chez les fidèles (p. 463 ss). Dans cette partie, les éditeurs ont également laissé leur plume à deux auteurs qui présentent la Bible dans le monde orthodoxe et dans l'exégèse juive (Astérios Argyriou et Gilbert Dahan). Pour la seconde partie, «Bible, culture et société», les éditeurs ont fait appel à plusieurs spécialistes qui apportent à la question biblique leurs connaissances spécifiques relatives à la littérature, aux arts et à la politique. Marc Vénard montre que la découverte de nouveaux continents retire à Jérusalem la place de centre du monde (p. 489 ss). Michael Screech décrit la fascination que la Bible a exercée chez les auteurs de la Renaissance (p. 613 ss), pendant que Philippe Denis et Patrice Veit s'attachent respectivement à l'influence des Écritures dans l'action pastorale et dans le chant. L'usage politique de la Bible chez Luther, Müntzer et Calvin est ensuite présenté par Marguerite Soulié (p. 545 ss). Enfin Margarete Stirm reprend sa thèse récente sur la Bible et les images, dans un article que l'on pourrait résumer ainsi: pendant que les Réformateurs rejettent l'image sacrée, les catholiques défendent la fonction sacrale de l'image (p. 747). — Bien sûr une telle étude n'est pas sans faiblesses. Pour n'en relever que deux: le problème de l'allégorie au XVI<sup>e</sup> siècle méritait plus que des remarques chez Erasme (p. 107 ss et 577 ss) et quelques lignes au sujet de l'*Isagoge* de Pagnini (p. 78); par ailleurs, le choix des textes pour la comparaison des écrits de Titelmans et Bucer est étrange, puisque ces deux auteurs ont commenté les Psaumes et l'Épître aux Romains (p. 190 ss). Pourtant, ce volume est une grande étude qui, tout en s'adressant à un large public, propose des développements en caractères plus fins, des notes abondantes et une riche bibliographie sur les hommes et les écoles: elle rendra longtemps les plus précieux services aux spécialistes comme aux consultants occasionnels.

MAX ENGAMMARE

JEAN GAUDEMET, *Le droit canonique* (Bref), Paris, Cerf, 1989, 125 p.

JEAN GAUDEMET, *Le mariage en Occident* (Histoire), Paris, Cerf, 1987, 520 p.

Comme toute société organisée et durable, l'Église possède un ensemble de règles qui fixent son fonctionnement, son gouvernement, le comportement de ses différents membres, ses rites, etc. Mais l'Église est une société singulière dont les particularités majeures — son fondement divin et sa finalité surnaturelle — confèrent à son droit un caractère original. Et les relations du «droit canonique» avec le «droit civil» ne sont pas simples dès lors que le domaine du premier n'est pas strictement interne à l'Église (par exemple les questions d'organisation ou d'admissibilité à l'eucharistie) mais qu'il s'étend à des questions qui concernent également la société civile (par ex. le mariage et le divorce). — Jean Gaudemet est un spécialiste éminent du droit canonique et de son histoire. En quelque 120 pages serrées, il initie le lecteur non averti aux arcanes d'une discipline riche, complexe et passionnante. Après un premier chapitre, trop court, qui signale les principales étapes de la formation du droit canonique jusqu'au code de 1983, il présente la société ecclésiale (les critères d'appartenance, les divers membres, les rites directement liés à la fin surnaturelle). Le troisième chapitre traite de la question du gouvernement et le dernier du

problème des rapports avec la société civile. L'exposé, émaillé d'exemples et de références (notamment au code de 1983), est remarquablement précis pour un ouvrage de vulgarisation. Il ne faut pas se laisser rebuter par le ton austère de ce guide, cela tient peut-être à la matière. On en recommandera la lecture aux théologiens et aux responsables d'églises protestants, qui ignorent souvent tout du droit ecclésiastique... parfois jusqu'à sa simple existence!

Le second ouvrage est une magistrale synthèse, non seulement sur l'histoire du droit (canonique surtout) relatif au mariage depuis le droit romain jusqu'au droit canonique contemporain, mais aussi sur l'histoire même de ce contrat social fondamental dans le monde occidental. L'A. aborde ce sujet en historien et en juriste, c'est-à-dire qu'il est soucieux de signaler les changements et les permanences en même temps qu'il marque l'écart qui existe souvent entre les pratiques d'une part et les prescriptions ecclésiastiques et les définitions théologiques d'autre part. Un heureux découpage de cette immense matière, une annotation riche en références, des bibliographies à jour et un index fort complet permettent d'exploiter ce livre comme un manuel. Il est plus difficile de le lire d'un seul trait tant il abonde en notations ponctuelles et en données positives assez sèches. — Par l'intelligence de son exposé, par la sûreté et la richesse de son information, ce livre est déjà devenu un classique sur «le mariage occidental», et ce pour les historiens aussi bien que pour les théologiens, les sociologues et les juristes.

ERIC JUNOD

ELIO RINDONE, *Per comprendere l'eucaristia* (Cristianismo, 6), Edizioni Augustinus, Palermo, 1989, 99 p.

Ce petit texte s'ouvre par un chapitre historique (l'Eucharistie, mieux: le dernier repas dans le contexte de la vie de Jésus et dans l'ensemble de la culture religieuse hébraïque: pp. 15-22), poursuit par une analyse des textes eucharistiques néotestamentaires (axant fort bien sur le genre littéraire des différents récits: pp. 23-65), se termine par une réflexion théologique, qui propose une convergence sur l'idée de la trans-signification (pp. 67-97). Rien de nouveau, bien entendu, dans un livre qui se veut de vulgarisation; toutefois, tout est dit très clairement, avec un minimum de rappels bibliographiques pour poursuivre l'étude; le troisième chapitre surtout mérite une attention particulière, car il renouvelle une discussion importante, non seulement en théologie catholique.

ALDO MODA

HENRI DE LUBAC, *Théologie dans l'histoire I. La lumière du Christ* (collection Théologie), avant-propos de Michel Sales s.j., Paris, DDB, 1990, 224 p.

HENRI DE LUBAC, *Théologie dans l'histoire II. Questions disputées et résistances au nazisme* (collection Théologie), Paris, DDB, 1990, 425 p.

Faisant suite à «*Théologies d'occasion*» (Paris, 1984), publié aux mêmes éditions, ces deux volumes rassemblent, sous différentes têtes de chapitre dues au présentateur Michel Sales, de nombreux textes de Henri de Lubac, très dispersés dans le temps et dans l'espace des revues, des ouvrages collectifs et des travaux de

congrès où ils avaient vu le jour pour la première fois. La plupart d'entre eux, devenus introuvables ou difficiles d'accès, se voient heureusement réunis ici pour la plus grande joie des admirateurs du célèbre cardinal. Sous le thème *Patristique et humanisme chrétien*, nous trouvons des études sur la pensée de Jean Chrysostome, Origène, Erasme et Pascal. Tout particulièrement central est le long chapitre, inédit, intitulé *Anthropologie tripartite*, où le P. de Lubac, avec l'art de l'analyse et de la synthèse qui le caractérise, brosse les linéaments d'une histoire de l'exégèse des textes pauliniens sur l'homme, corps, âme, esprit. Un bel article sur la lumière du Christ termine le premier volume. — Henri de Lubac ne fut pas seulement le grand historien de l'histoire doctrinale et spirituelle du christianisme patristique, médiéval et moderne, mais aussi un théologien engagé, qui a pris part à la vie de l'Eglise et aux événements de l'histoire de son temps. Le chapitre intitulé *Questions théologiques disputées et anticipations de Vatican II* regroupe, en effet, une série de textes rédigés au cours des vingt années qui précédèrent le concile. Puis nous pouvons relire sa fameuse réflexion sur *le fondement théologique des missions*, parue en 1941, ainsi que les écrits qui touchent de près ou de loin au drame du nazisme et de l'antisémitisme. On sait combien le cardinal de Lubac a été lié d'amitié avec son confrère le P. Teilhard de Chardin. C'est la raison pour laquelle ce qui pouvait encore expliciter sa pensée, et qui n'avait pas été publié dans des ouvrages collectifs la concernant directement, forme la troisième partie de ce second volume. Enfin, sous le titre *Figures* nous sont données quelques-unes des plus importantes préfaces rédigées par notre auteur. Un admirable épilogue tiré de *Mémoire sur l'occasion de mes écrits* (Namur, 1989), livre, en confidence, ce qui a fait pendant plus de soixante ans le ressort secret de cette œuvre originale qui n'a véritablement cherché qu'à «faire aimer, en en montrant la fécondité toujours actuelle» (p. 403), la richesse de la Tradition universelle de l'Eglise, dont il est, en cette fin de XX<sup>e</sup> siècle, l'un des plus fidèles et dignes héritiers.

JEAN BOREL

MARIA N. SANTANGELO, *Le Berceau des Anges*, Louvain-Paris, Peeters, 1988, 220 p.

Science des religions

Dans cette étude, Maria N. Santangelo tente d'approcher, par la linguistique et l'étymologie, la signification des noms que les peuples indo-européens et sémitiques ont donnée aux anges et aux démons. Pour elle, cette science, «qui a débuté par des rapprochements entre termes d'un même sens, en est restée là et s'est enlisée parce qu'elle n'a pas su voir dans les différentes lettres qui composent un mot autant de symboles d'une culture, religion ou activité» (p. 5). C'est donc sous cet angle de l'analyse des lettres, qui nous renvoie à l'univers symbolique, mythologique, astrologique et numérologique des peuples en question, que l'auteur a entrepris ses recherches, dont la méthodologie rejoint certaines règles herméneutiques développées dans la kabbale traditionnelle que, malheureusement, le rationalisme moderne a le plus souvent pris pour des fantaisies sans lien avec la réalité, alors qu'il ne s'agit que d'un autre mode d'intelligibilité du réel. Maria N. Santangelo a disposé en deux chapitres principaux les résultats de cette archéologie mentale: le premier est une fouille linguistique faite par le biais de l'alphabet profane, et le second, une autre fouille par le biais de l'alphabet magique.

JEAN BOREL



JACQUES WAARDENBURG et PIERRE GISEL (éds), *L'Islam: une religion*. Suivi d'un débat: *Quels types d'approches requiert le phénomène religieux?* Genève, Labor et Fides, 1989, 154 p.

Comme l'indique P. Gisel dans son introduction, l'ouvrage contient deux choses: 1) la leçon inaugurale prononcée par J. Waardenburg le 14 avril 1988 à la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne, sous le titre: «L'islam: une religion?», et 2) les contributions à un colloque interdisciplinaire, organisé à l'occasion de cette leçon autour des questions de méthodologie en sciences des religions. — En posant la question: l'islam est-il une religion?, l'A., connu pour ses compétences tant en islamologie qu'en sciences des religions, commence par rappeler les exigences d'une démarche scientifique pour montrer comment le mot *islâm*, la personne de Mohammed et le courant actuel de reviviscence de l'islam ont une dimension religieuse, au sens où «ce qui rend un discours ou un comportement 'religieux', c'est, me semble-t-il, le fait de se référer à une autre réalité, à un autre ordre ou à une autre dimension de la réalité donnée» (p. 35). L'A., qui souhaite ainsi rapprocher l'islamologie de la science des religions, termine sa leçon par un rappel des contacts islamo-chrétiens et une invitation à la collaboration interdisciplinaire. — Le colloque du 15 avril sur les types d'approches du ou des phénomènes religieux réunit les contributions de cinq professeurs de l'Université de Lausanne: G. Berthoud (SSP), «Pensée religieuse: survivance ou permanence?», remet en question les modèles évolutionnistes de l'anthropologie; R. Campiche (théologie), «L'identification confessionnelle de l'acteur: trait social ou religieux?», montre le passage, en sociologie, de la notion d'appartenance, du point de vue de l'institution religieuse, à celle d'identification, totale ou partielle de l'individu; J. May (lettres), «Trente-huit ans sur le Grand-Véhicule: quelques vues rétrospectives», propose une compréhension du bouddhisme Mahâyâna comme religion, à partir de la définition qu'en donne J. Benrubi: «croyance en un ordre supérieur des choses», que J. May complète par «la croyance en la possibilité de passer de l'ordre inférieur à l'ordre supérieur» qui, dans le cas du bouddhisme, n'est que «l'annulation, sans plus, du désordre inférieur» (pp. 86-89); Cl. Bérard (lettres), «Hommes, prêtres et dieux: l'ordre anthropomorphique dans l'imagerie grecque», interprète toute une série de figures représentées sur des vases, non comme des dieux mais des personnages déguisés en dieux, donnant ainsi un exemple vivant de méthodologie; J.-C. Piguet (lettres), «Le rapport du philosophe aux absolus», décrit la transition de l'absolu en philosophie aux absolus, du schéma pyramidal du sens et de la vérité à la mise à plat au niveau de l'humanité. — De la table ronde qui a suivi, on retiendra qu'à Lausanne, l'interdisciplinarité en matière de sciences des religions n'en est qu'à ses débuts; malgré les efforts de J. Waardenburg qui avait proposé une série de cinq questions et qui conclut le livre par une brève synthèse, il n'est guère question de tout le débat méthodologique qui n'a cessé d'agiter la ou les sciences des religions depuis un siècle. Il reste qu'un pas a été franchi, suivi d'un autre avec la création, en 1989, d'un département d'histoire et de sciences des religions. Il reste aussi que J. Waardenburg s'inscrit résolument en faveur d'une science humaine des religions, attentive à ce que les croyants vivent et disent d'eux-mêmes.

JEAN-CLAUDE BASSET

ANDREW WINGATE, *Encounter in the Spirit. Muslim-Christian Meetings in Birmingham* [Risk Book Serie], Geneva, WCC, 1988, 86 p.

Birmingham, 17% de chômeurs, 15% de population originaire des anciennes colonies britanniques, 50 mosquées, centres islamiques. C'est là que se situe la série

des rencontres entre musulmans et chrétiens dont l'auteur a pris l'initiative, dans le cadre de la formation au ministère au sein de l'Eglise anglicane. A. Wingate, lui-même prêtre anglican ayant enseigné en Inde, propose moins une théorie du dialogue interreligieux qu'une pratique, relatée sous la forme d'un journal tenu de novembre 1983 à juin 1986. Au gré des circonstances et d'un approfondissement progressif, nous découvrons la rencontre entre des musulmans et des chrétiens convaincus, décidés à se respecter sans escamoter les différences et allant jusqu'à prier ensemble. — L'ouvrage se termine par une reprise des orientations sur le dialogue interreligieux publiées par le Conseil britannique des Eglises, dans la ligne du COE. Un dialogue qui est une rencontre de personnes plutôt que de représentants officiels, de personnes engagées dans la foi et la prière. On ne peut qu'apprécier l'accent du livre sur les aspects concrets, les «practicalities» de la rencontre et encourager sa lecture par toutes les personnes qui se demandent si le dialogue islamo-chrétien est possible, et s'il a un sens.

JEAN-CLAUDE BASSET

ROGER ARNALDEZ, *Réflexions chrétiennes sur la mystique musulmane* (Lumière des peuples), Paris, O.E.I.L., 1989, 248 p.

Dans cet ouvrage d'introduction à cette science délicate qu'est la mystique comparée, Roger Arnaldez, qui est déjà l'auteur reconnu d'importants travaux en ce domaine, veut montrer comment, au-delà des différences dogmatiques irréductibles qui séparent le Christianisme de l'Islam, le chrétien et le musulman peuvent être, face à Dieu unique, créateur et révélateur, dans une situation dialogique analogue. Surtout, et c'est cela qui retient toute son attention, il veut montrer comment «de nombreux versets coraniques et de nombreuses traditions prophétiques (ḥadīth), lesquelles sont chargées d'une signification spirituelle que les mystiques musulmans ont sentie et méditée» (p. 13), sont des valeurs qui apparaissent déjà dans la Bible et le plus souvent exprimées par des termes hébraïques correspondant à des termes arabes relevant d'une racine sémitique semblable. Cette antécédence et cette équivalence bibliques de thèmes coraniques placent donc les mystiques de l'une et l'autre tradition qui les découvrent, dans une proximité qu'il fallait justement mettre au jour. C'est ainsi que nous parcourons, sous la maîtrise de Roger Arnaldez, l'ensemble des thèmes de la mystique musulmane et de ce qu'on appelle la science des *maqamat*, c'est-à-dire la science des nombreuses stations et des états mystiques que l'âme, le cœur et l'esprit atteignent, au cours du pèlerinage spirituel, dans le contact de plus en plus proche de Dieu, jusqu'à l'abolition de la conscience de soi (*fanâ*) en Dieu, et le fait de ne plus subsister que par Lui (*baqâ*). Nous savons gré à l'auteur d'avoir ajouté en appendice, par ordre alphabétique, de brèves, mais excellentes notices sur les principaux auteurs mystiques cités, suivies d'extraits de leurs propos essentiels.

JEAN BOREL